

Un moraliste au purgatoire

Benoit Virole

Méfie-toi de tes désirs de jeunesse car à l'âge adulte ils se réaliseront et n'auront de cesse de te persécuter.

Le Moraliste avait fait sienne cette devise : la défaite commence avec l'abandon au plaisir. Sucre dans le café, chips accompagnant l'apéritif et quart d'heure de sieste, étaient bannis de son existence ! Contrairement à ce qu'en dit le banal, ce genre de plaisir ne contribue pas à la douceur de vivre mais est une défaite morale. Devant l'obésité du monde, l'anorexie était la seule position tenable. Il trouva quelques justifications à cette conduite, que certains jugeraient comme « masochiste » dans une phrase d'Albert Camus : « un homme, cela s'empêche ». Il aimait aussi citer cette remarque d'Ernest Jünger, faite à la simple occasion d'un voyage en train dans un wagon non fumeur, déserté, alors que les wagons fumeurs sont pleins : « toute limitation volontaire au désir éloigne de la masse et ouvre à la visite de l'infini ». Il ne fallait donc pas compter sur le Moraliste pour la jouissance du présent.

Un moraliste au purgatoire

*

De toutes les façons - il le savait - le Moraliste *avait fait son temps*. Sur le plan professionnel, c'était une évidence. Il n'apprenait plus rien de son métier, il se répétait, y compris dans ses erreurs. Il ne s'intéressait plus à son travail. Il voyait émerger de nouvelles générations de confrères menées par des idéaux différents des siens. Il constatait la relativité de son apport à sa profession et l'oubli de ses publications auxquelles il avait attribué une grande valeur et qui s'avéraient périssables. Il était incapable de s'adapter aux nouvelles contingences et ne ressentait plus de curiosité pour les innovations. Il se devait d'abandonner l'illusion de son utilité. Plus de rôle à assumer, plus de tâche à accomplir. Après sa mort, la société continuera son chemin sans lui comme s'il n'avait jamais existé. Certes, il restera peut-être quelques traces de son existence dans la mémoire de quelques-uns. Peu de choses en vérité.

*

Par hasard, il lut une histoire de science-fiction qui lui sembla appropriée à sa situation. Une mission spatiale est envoyée dans l'espace pour aller conquérir une planète lointaine et sauver l'espèce humaine d'une catastrophe climatique. Le voyage dure des dizaines d'années à la vitesse proche de la lumière. Au bout d'une quarantaine d'années de voyage, l'équipage de la fusée se voit rattraper par des engins spatiaux aux formes étranges, très rapides, qui la dépassent sans s'arrêter, ni y faire attention. Quand la mission arrive à destination, les cosmonautes trouvent une planète déjà colonisée par les Terriens. Du fait de la relativité temporelle, pendant leur voyage, la civilisation terrestre a évolué, a développé des techniques nouvelles permettant des

Un moraliste au purgatoire

voyages interstellaires plus rapides et a oublié l'ancienne expédition. Une notation intéressante : l'olfaction a encore régressé dans l'évolution humaine, et quand les membres de la vieille expédition sortent de la fusée, les habitants se bouchent le nez pour ne pas sentir leur odeur. Belle métaphore de la problématique du défilement des générations. Les anciens héros devant sauver le monde deviennent des dinosaures inutiles et encombrants. Alors le Moraliste assumait la figure douloureuse de l'homme aux cheveux blancs faisant ses courses en pleine matinée.

*

Pour le Moraliste, « avoir fait son temps » signifiait quelque chose de plus profond que l'âge de la retraite. Il était devenu étranger à sa propre société. Tous les jours, ou presque, il marchait jusqu'au Père-Lachaise. Là, dans un coin reculé, hors des passages habituels et près des services généraux et de leurs camionnettes, il s'asseyait sur un banc devant une tombe étonnamment fleurie. Il passait là de longs moments à regarder les frondaisons des arbres et le ciel. Un jour, en allant au cimetière pour sa promenade de fin de journée, il croisa une fête sauvage rassemblant des dizaines de personnes dansant au coude à coude, sans aucun respect des consignes sanitaires de ce temps de pandémie. La fête ! Valeur absolue, la liberté d'être ensemble et de jouir de l'excitation collective. Rien ne lui était plus détestable. Imagine-t-on une jeunesse réclamant le droit d'aller boire et s'amuser pendant la Grande Guerre ? La musique l'avait poursuivi jusque dans les allées du cimetière.

*

Pour le Moraliste, ce qu'il y avait de plus difficile à vivre, avec l'avancée en âge, était de percevoir la relativité de ses fondations

Un moraliste au purgatoire

éthiques. Ce qu'il croyait être l'arceau inébranlable du bien, du mal, de la juste conduite, se révélait relatif. Grâce à son remarquable esprit de synthèse, le Moraliste énuméra dans son journal la liste des éléments qu'il estimait être les marques de sa propre étrangeté : l'effondrement de la famille patriarcale, la dégénérescence de l'Église catholique, la réification des relations humaines dans l'acte marchand, la montée normative des perversions sexuelles, l'apologie du libre désir, l'érection des médias comme juges sociétaux, l'aliénation dans les fictions sérielles, la guerre des femmes contre les hommes, les théories du genre, la haine de la nation, l'illusion de la bonne nature, l'animalisme, l'impossibilité d'assumer une censure culturelle (mais pas la vaccination des jeunes de 11 ans contre les maladies sexuellement transmissibles), la démission éducative, la méditation comme refus de la pensée réflexive, la montée de l'islam, la légalisation de l'euthanasie, l'extension de l'avortement à l'âge où il faut écraser la tête des fœtus avec des pinces obstétricales, et la mort de la psychanalyse. Comment pouvait-il aimer ce monde ? Comment ne pas voir qu'il s'achemine vers l'horreur ? Il devait donc l'abandonner sans regret avec le même détachement que l'on adopte lorsqu'on laisse un vieux vêtement que l'on a porté trop longtemps et qui a fait son temps.

*

La question du suicide fut posée. Mais, le Moraliste avait conservé de son éducation chrétienne, une idée assez consistante de l'âme. Ce qui ne signifiait pas la foi en Dieu et encore moins la croyance aux rites catholiques et à tout l'échafaudage théologique pour lequel il n'éprouvait aucune sympathie et dont il avait perçu très tôt l'artificialité. Mais il gardait en lui ce rapport à la transcendance de la vie qui le faisait être circonspect sur l'avortement dont il refusait la banalisation, ainsi que sur l'euthanasie

Un moraliste au purgatoire

et bien évidemment sur le suicide. Il constatait l'existence en lui d'une foi en l'exceptionnalité de toute vie humaine, fusse-t-elle celle d'un amas cellulaire. Il était soumis à une morale issue du mystère de l'existence humaine. Il considérait ainsi chaque être humain comme une incarnation de la subjectivité. Il la définissait ainsi : la subjectivité est plus que la somme de nos investissements mondains, plus que la somme des fonctions organiques et psychologiques qui nous animent et nous asservissent, plus que l'ensemble des déterminations historiques qui nous constituent, plus que la somme de nos adaptations et résiliences diverses aux traumatismes de l'existence. La subjectivité est le radicalement *plus*. Elle se concrétise par la permanence d'une remise en cause des déterminations objectives. Nous sommes autres que ce qui nous détermine. La voie du suicide étant ainsi compromise par ses certitudes morales, la seule voie convenable était celle du retrait. Rien à voir avec la retraite, formalité administrative imposée. Non, le retrait est une décision personnelle. C'est l'acte délibéré de se retirer d'une société qui ne nous concerne plus.

*

Qu'en était-il ailleurs ? Il alla en Grèce. Le pays aimé de sa jeunesse aventureuse n'existait plus. Plus de cigarettes ovales, de cafés endormis sous les arbres, de Popes et de bus colorés. Une Grèce américanisée, uniformisée, mondialisée. Il retourna à New York. Voici quelques notes prises lors de son voyage : « New York ! Métro d'un autre âge, équipement d'un pays en voie de développement, signalétique aberrante, puanteur d'urine, les voitures sont japonaises et Uber tape des croupières aux taxis new-yorkais. Dans les bus de Brooklyn, les femmes noires s'assoient devant, les hommes derrière. Les obèses cherchent les bancs à deux places où ils peuvent loger leur arrière-train. Tous sont fatigués, épuisés par le travail et la désespérance. New York est

Un moraliste au purgatoire

une ville où plane en permanence la possibilité d'une destruction. Finalement, Ben Laden a gagné ».

Il alla en Israël. Encore quelques notes : « Visite sur l'esplanade des Mosquées entre deux prières. Tour guidé de la veille ville par un israélien, belle âme, membre d'un parti de gauche intarissable sur les fautes morales de son pays. Passage d'un *check point* à Bethléem : les soldats israéliens, tout juste sortis d'un jeu vidéo, arrogance décontractée et lunettes de soleil à la mode. Les palestiniens doivent descendre du bus pour vérification des papiers, humiliation discriminatoire. Massada, la mer Morte, vu des milliers de cigognes traverser le ciel et se reposer devant le Jourdain. Les lumières de Netanya sur les buildings, hélicoptères et parapentes, les cerfs-volants de Gaza et les ballons incendiaires, les ascenseurs réservés à Shabbat, les trottinettes de Tel Aviv et les filles tatouées ». Dans l'avion du retour, il essaya de voir les départs de roquettes lancées depuis Gaza par le Hamas. Mais c'était trop loin et la côte disparaissait dans la brume.

Alors, il décida d'aller jusqu'au bout du monde. À Ushuaia, il pleuvait. La ville était morne, ses trottoirs encombrés de touristes américains débarqués de ces gigantesques hôtels flottants que l'on peine à nommer navires. Il passa quelques heures désespérées sur une immense plage devant la grande épave d'un cargo échoué qu'une tempête avait poussé à la côte. Il rentra en France. Dans le tramway qui le ramenait de l'aéroport, le Moraliste cherchait sur les visages des passagers l'indice d'une identification commune et il n'en trouvait aucun. Têtes courbées sur leur portable. Reflets bleutés parfois sur leur visage, écouteurs dans les oreilles, Mali, Mauritanie, Sénégal, Comores, Maroc, Algérie, Tunisie, Égypte, Syrie, Antilles, Chine, ..., le monde dans un tramway ! De quoi est-ce qu'il se plaint ? De voir arriver le monde à sa porte ? Il devrait s'en réjouir. Une conséquence inévitable : rien ne sert d'aller loin, de chercher le dépaysement,

Un moraliste au purgatoire

puisque tout est semblable, si tristement semblable. Et puis au fond, comment croire au dépaysement quand on s'emporte avec soi comme bagage.

*

La famille ne lui était d'aucune consolation. Le Moraliste se refusait à être circonscrit par l'amour de ses proches. Cet amour lui était certes nécessaire mais il était insuffisant à le définir. Il se sentait exister plus essentiellement en dehors de ses relations familiales et conjugales. Pour lui, l'*habitus* familial était une forme d'anéantissement de sa distinction. Il avait cependant le sens du devoir familial bien qu'il s'interrogeât sur sa nature. Qu'est-ce que le sens du devoir ? Une puissance externe assimilée en soi et devenant une force intérieure ? Est-elle liée à la dimension du père ? Ne peut-il exister un sens du devoir transmis par la filiation maternelle ? Cela n'est pas impensable mais force est de constater que ce sens du devoir subit chez les femmes une distorsion fréquente, rationalisée par la meilleure raison du monde, le sublime et inconditionnel « amour maternel ». Cette distorsion est nécessaire car si le sens du devoir régnait seul sur les activités humaines, la vie deviendrait impossible, contrainte par des règles abstraites. La vie nécessite la transgression du devoir, sa mise en circonstances, sa soumission au contexte. Un père doit accepter la mise en circonstance du devoir, et donc sa chute de l'idéal vers la concrétude d'une situation. Contre vents et marées, le Moraliste avait assumé jusqu'au sacrifice le devoir d'être père. Mal lui en prit, ce n'était pas la bonne époque. Il le savait : c'étaient là des considérations réactionnaires liées au patriarcat honni. Le Moraliste était douloureusement conscient des transformations contemporaines de la famille. Il en conçut quelques certitudes. La famille ? Une association labile d'intérêts. Après la

Un moraliste au purgatoire

prime enfance, l'éducation est confiée aux réseaux sociaux, aux séries, aux jeux vidéo et aux *You tubeurs*, le père devient le compagnon de la mère et le copain des enfants, la mère devient l'axe premier, nouvel avatar moderne d'un très archaïque matriarcat. Il tenta l'analyse de la défaite du patriarcat en la condensant dans quelques assertions reproduites ici. Nous détruisons la famille patriarcale pour y substituer un réseau à densité variable et à connectivité extensive. Le père (ne sert à rien) et la mère (fait tout) : telle est la famille moderne. Ce qu'est une famille aujourd'hui : une consommation collective d'images. Une fois, dans la salle d'attente des urgences pédiatriques d'un hôpital parisien, il entendit cette phrase pleine de sagesse de la bouche d'une femme africaine en boubou : « aujourd'hui les enfants sont plus les enfants d'une époque que les enfants d'un père ».

*

Le Moraliste, démoralisé, chercha quelque réconfort dans l'amour extraconjugal. Après tout, le Moraliste se pensait libertin. Il avait même le projet d'écrire un opuscule dont le titre serait : *Pour un libertinage critique d'une société à valeurs inversées*. Originellement, le libertinage est une licence de l'esprit qui rejette les croyances religieuses. Le libertin n'est pas celui qui se dévoie dans la débauche mais celui qui refuse d'adhérer à l'ordre moral devenu entrave à la liberté philosophique. Le libertinage est avant tout une attitude de non-adhésion. Ainsi pour Étiemble, le libertin « se crée lui-même sa morale » et l'acceptation intellectuelle du libre arbitre est la reconnaissance la plus haute de la dignité morale de l'homme. Le libertinage, c'est l'effort de la libre pensée. Le Moraliste prit le libertinage au premier degré et il chercha donc une maîtresse. Il eut une expérience amoureuse avec une ancienne collègue de travail. Elle

tourna court. Il se décida alors à écrire quelques aphorismes sur « la femme », déposés dans un petit carnet noir qu'il dissimula soigneusement mais dont nous avons pu avoir connaissance et dont nous reproduisons ici les plus exemplaires. On verra à la lecture de ces pensées que cette dissimulation était parfaitement justifiée. Le titre du recueil était *Misogynies interdites*. Nous les numérotions au cas, souhaitable, où ils se verraient l'objet de mesures de justice et ceci afin de bien les identifier et de soulager le travail de la greffière. Ce sont des aphorismes d'une grande banalité, ce qui montre l'état de déliquescence morale atteint par notre apprenti libertin :

1. L'amour est une maladie comme une autre. Nécessite une vraie convalescence. Laisse des séquelles durables. Récidives dangereuses. L'amour conduit à l'arsenic [Il venait de relire *Madame Bovary*].
2. La femme est la chute de l'homme. Depuis la Bible, la vérification est constante.
3. L'intelligence des femmes est séduisante jusqu'au point où elle devient décevante. Ce point de rebroussement varie en distance, jamais en contenu : c'est toujours le sentiment envieux de l'homme. Sauf exception, tôt ou tard, ce banal est l'horizon de la femme.
4. Le bavardage féminin est le succédané du tissage.
5. Homme aveuglé ! Méfie-toi de la vengeance des femmes, elle prend des formes imprévisibles. C'est dans l'esprit de vengeance des femmes que se sublime leur intelligence.
6. Il n'y a nul espoir dans la femme. La libération des femmes, heureuse en principe, légitime en droit, nécessaire en morale, s'accompagne d'un désastre en pratique. Quelle que soit la puissance qu'elles conquièrent de haute lutte, les femmes restent envieuses des hommes. Les exceptions existent, elles sont rares.
7. La femme est un reproche. Tôt ou tard, elle reproche à l'homme. Quoi qu'il fasse ! La question n'est pas factuelle. Les histoires

Un moraliste au purgatoire

de lessive et de salaire ne sont que des rationalisations du fait central : la femme reproche à l'homme. Quoi donc : d'être femme.

*

Déçu des voyages, des habitudes familiales et des aventures de l'amour, le Moraliste se forgea une certitude : le seul pays où l'on peut se reposer est celui de notre travail. Il se retira dans un ermitage sur les hauteurs du Mont Lozère et se consacra à une étude aussi fastidieuse qu'inutile : la défense de la réalité de la documentation historique de Flaubert dans la rédaction de son roman carthaginois *Salammbô*. Contre toute attente, il réussit à faire éditer son essai dans une petite maison d'édition et eut à connaître les devoirs d'un auteur. Ainsi, un jour, il eut la désagréable impression de devoir se vendre après une interview d'une jeune journaliste stagiaire. Il en conçut une opinion. La course à la visibilité médiatique est obscène. Elle impose la caricature de soi, la négation de sa complexité intime au profit d'une présentation réifiée de soi, de sa constitution comme objet marchand : l'auteur et son livre deviennent un seul produit, vendable ou non, selon les fluctuations des événements médiatiques, les goûts du jour et les modes, les provocations et les paresseuses éditoriales. Un univers factice, lâche, mercantile, orienté vers la bêtise. Mais il le reconnaissait : il aurait *aussi* bien voulu avoir sa photo en noir et blanc dans *Le Monde*, ce journal des *belles âmes*, en gros plan et souriant.

*

En revenant de l'interview à Paris, conduisant fatigué sur une route déserte d'Ardèche, il ne put éviter un sanglier à la taille

Un moraliste au purgatoire

monstrueuse, probablement un mâle solitaire, et finit ses jours terrestres dans le fossé. Son âme s'envola dans les limbes et à sa grande surprise, il se retrouva devant un petit homme qui le regardait fixement. Le Moraliste comprit qu'il se trouvait devant Saint-Pierre et il se prépara à l'interrogatoire décisif. Après tout, même s'il avait abandonné la foi chrétienne, - ce qu'il n'aurait pas dû faire, reconnaissait-il devant l'évidence - n'avait-il pas vécu, à peu près, en chrétien, refusant de faire le mal, et – à quelques exceptions – écartant la luxure. Saint-Pierre lui montra une petite porte qui manifestement ne pouvait pas être celle du Paradis. « Le Purgatoire, oui ! lui dit Saint-Pierre, là est ta place, mais ne te méprends pas ce ne sont pas tes écarts de moralité, ni ta vanité, pourtant considérable, qui t'interdisent de franchir la porte de lumière, ta faute est d'un autre ordre. C'est une faute d'intelligence. Tout homme doit vivre avec son temps. Pour t'apprendre cette vérité, tu dois racheter ton errance présumptueuse en te soumettant à l'Épreuve. Celle-ci, pour toi, consistera à retourner sur Terre et pendant un temps dont le terme m'appartient, tu tourneras en trottinette dans le quartier du Marais en passant par tous ces passages piétons embellis par la Mairie de Paris aux couleurs arc-en-ciel de la *Gay Pride*, en récitant cette litanie : je suis unique, mon choix est mon désir, mon désir est mon droit, mon existence est une jouissance, je suis plein de bienveillance ».
